**DE L'INTELLIGENCE**

(Premier chapitre de « *Racines de la condition humaine* »,
Frithjof Schuon, Éditions Les chemins de la Sagesse, La Table Ronde, Paris, 1990)

L'intelligence, c'est la perception d'une réalité, et *a fortiori* la perception du Réel en soi; elle est *ipso facto* le discernement entre le Réel et l'irréel — ou le moins réel — et cela au sens principiel, absolu ou « vertical » d'abord, et au sens existentiel, relatif ou « horizontal » ensuite. Précisons que la dimension « horizontale » ou cosmique est le domaine de la raison et de la tentation rationaliste, tandis que la dimension «verticale» ou métacosmique est celle de l'intellect, de l'intellection et de la contemplation unitive; et rappelons que parmi toutes les créatures terrestres, l'homme seul possède la position verticale, ce qui indique la potentialité «verticale» de l'esprit, et de ce fait même, la raison d'être de l'homme[1].

Il faut distinguer, dans l'esprit humain, entre des fonctions et entre des aptitudes : dans la première catégorie, qui est plus fondamentale, nous distinguerons d'abord entre la discrimination et la contemplation[2], et ensuite entre l'analyse et la synthèse[3]; dans la seconde, entre une intelligence qui est théorique et une autre qui est pratique[4], puis entre une qui est spontanée et une autre qui est réactive, ou encore, entre une intelligence qui est constructive et une autre qui est critique.[5] A un tout autre point de vue, il faut distinguer entre une faculté cognitive qui est potentielle seulement, une autre qui est virtuelle, et une troisième qui est effective : la première est le fait de tous les hommes, donc aussi des plus bornés; la seconde concerne les hommes non informés, mais capables de comprendre ; la troisième enfin coïncide avec la connaissance.

***

Il est trop évident que l'effort mental n'aboutit pas automatiquement à la perception du réel ; l'esprit le plus habile peut véhiculer l'erreur la plus grossière. Le phénomène paradoxal d'une intelligence, même « brillante », véhiculant l'erreur s'explique tout d'abord par la possibilité d'une opération exclusivement « horizontale », donc en

---

[1] Force nous est de faire remarquer dans ce contexte que la position verticale se rencontre aussi chez certains oiseaux aquatiques, ce qui s'explique par le jeu volontiers paradoxal de la Possibilité universelle. En un sens moins rigoureux, on pourrait même attribuer la verticalité à tous les oiseaux; on devra se rap peler alors que les oiseaux en général manifestent, et partant symbolisent, les états célestes; quelques espèces ayant au contraire une signification maléfique, mais toujours « surnaturelle » en vertu du symbolisme des ailes.
[2] Ou la « conception » et l' « assimilation », la première fonction étant active et en quelque sorte masculine, et la seconde, passive et féminine.
[3] Dans le bouddhisme *Shingon,* l'un des deux tableaux schémas fondamentaux *(mandara,* de *mandala)* représente l'Univers sous le rapport de l'analyse ou du déploiement, tandis que l'autre suggère la synthèse ou la racine; ce qui montre que les fonctions de l'esprit humain se prêtent aux applications spirituelles les plus importantes.
[4] Ou abstraite et concrète. Ces deux termes présentent toutefois l'inconvénient d'être mal utilisés ; on appelle trop souvent abstrait » ce qui appartient à l'ordre principiel ou universel, et « concret » tout ce qui est phénoménal ; comme si Dieu était une abstraction, et comme si seuls les phénomènes étaient des réalités. Dans la dispute scolastique des universaux, toute la question était de savoir ce qu'on entend par un « universel », ou de quelle façon on envisage une réalité principielle ou archétypique.
[5] Il y a d'autres modes, tels que la présence d'esprit, l'habileté, la ruse, mais qui sont d'un niveau inférieur et se rencontrent du reste aussi dans le règne animal.

l'absence de toute conscience des rapports « verticaux » ; mais la définition « intelligence » demeure, puisqu'il y a toujours discernement entre un essentiel et un secondaire, ou entre une cause et un effet. Un facteur décisif dans le phénomène de l' « erreur intelligente » est de toute évidence l'intervention d'un élément extra-intellectuel, telle la sentimentalité ou la passion; l'exclusivisme de l' « horizontalité » crée un vide que l'irrationnel vient nécessairement remplir. A noter que l' « horizontalité » n'est pas toujours la négation du surnaturel ; elle peut être le fait d'un croyant dont l'intuition intellectuelle reste à l'état latent, ce qui précisément constitue l' « obscur mérite de la foi » ; dans ce cas on peut parler, sans absurdité, de « verticalité » dévotionnelle et morale.

L'évolutionnisme transformiste offre un exemple patent d' « horizontalité » sur le plan des sciences naturelles, du fait qu'il met à la place de l'émanation cosmogonique à degrés « descendants[6] », une évolution biologique à degrés « ascendants » ; de même, les philosophes modernes — *mutatis mutandis* — remplacent la causalité métaphysique par des causalités « physiques » et empiriques; ce qui exige sans doute de l'intelligence, mais c'est une intelligence pour ainsi dire décapitée.

Il faut mentionner ici le fait paradoxal qu'un entendement qui est à la hauteur des vérités « verticales » n'est pas toujours une garantie pour l'intégrité de l'intelligence « horizontale » ou pour les qualités morales correspondantes; mais nous sommes alors en présence, soit d'un développement unilatéral des dons spéculatifs au détriment des dons opératifs, soit d'une anomalie comportant une sorte de scission de la personnalité ; mais ce sont là des contingences qui n'ont rien d'absolu en face du miracle de l'intellect et de celui de la vérité. N'empêche que l'intelligence métaphysicienne n'est intégrale et efficiente qu'à condition que les dimensions spéculative et opérative se tiennent en équilibre.

***

Peut-être vaut-il la peine de rendre compte ici du phénomène ambigu de la naïveté : celle-ci est avant tout du manque d'expérience combiné avec de la crédulité, comme le prouve l'exemple des enfants, même les plus intelligents. La crédulité peut avoir un fond positif: elle peut être l'attitude de l'homme véridique qui croit tout naturellement que tout le monde est comme lui ; il y a des peuplades qui sont crédules parce qu'elles ignorent le mensonge. Il va donc de soi que la naïveté peut être chose toute relative : un homme qui ne connaît pas la psychologie des fous est un naïf aux yeux des psychiatres, même s'il est fort loin d'être un sot. S'il faut être « prudents comme les serpents » — à condition d'être « simples comme les colombes[7] » — c'est avant tout parce que l'ambiance dresse des embûches et qu'il faut savoir se défendre, c'est-à-dire

---

[6] Nous entendons le terme « émanation » au sens platonicien : le point de départ demeure transcendant, donc inaffecté, tandis que dans un émanationisme déiste ou naturaliste la cause est du même ordre ontologique que l'effet.

[7] Ce qui du reste fait penser aux « pauvres dans l'esprit », qui ne sont certes pas censés manquer de facultés mentales. On connaît cette histoire : les novices condisciples du jeune Thomas d'Aquin, connaissant sa crédulité - réelle ou apparente - l'appelèrent un jour pour lui montrer « un boeuf qui vole », puis se moquèrent de lui parce qu'il courut à la fenêtre pour voir le phénomène; il leur répondit : « Un boeuf qui vole est chose moins extraordinaire qu'un moine qui ment. »

que notre imagination doit avoir conscience des caprices de la *mâyâ* terrestre.

Quoi qu'il en soit, si nous nous en tenons au sens courant du terme, être naïf c'est s'arrêter à la perspective simplificatrice et matérialisante de l'enfance, sans pour autant devoir perdre l'instinct pour la « seule chose nécessaire », lequel n'exige aucune expérience complexe ni aucun don de spéculation abstraite.

Nous voudrions répondre ici à la question suivante : un homme libéré d'une erreur pernicieuse est-il devenu plus intelligent pour autant? Au point de vue de l'intelligence potentielle, non ; mais au point de vue de l'intelligence effective, oui, certainement; car sous ce rapport, vérité égale intelligence. La preuve en est que l'acceptation d'une vérité-clef entraîne la capacité de comprendre — comme par une réaction en chaîne — d'autres vérités du même ordre, plus une multitude d'applications subordonnées; toute compréhension illumine, toute incompréhension obscurcit.

A l'opposé de la naïveté, il y a l'intelligence luciférienne, exploratrice, inventive, laquelle s'enfonce passionnément et aveuglément dans l'inconnu et l'indéfini; c'est l'histoire de Prométhée et d'Icare, et c'est la curiosité-suicide.

***

L'intelligence engendre non seulement le discernement, mais aussi — *ipso facto* — la conscience de notre supériorité par rapport à ceux qui ne savent pas discerner; contrairement à ce que pensent bien des moralistes, cette conscience n'est pas une faute en soi, car nous ne saurions nous empêcher d'être conscients de quelque chose qui existe, et qui nous est rendu perceptible par notre intelligence précisément. Ce n'est pas pour rien que l'objectivité est un privilège de l'homme.

Mais cette même intelligence qui nous rend conscients d'une supériorité, nous rend conscients également de la relativité de cette supériorité, et plus que cela : elle nous rend conscients de toutes nos limitations. C'est-à-dire qu'une fonction essentielle de l'intelligence est la connaissance de soi : donc la connaissance — positive ou négative suivant les aspects envisagés — de notre propre nature.

Connaître Dieu, le Réel en soi, le suprême Intelligible, puis connaître les choses en fonction de cette connaissance, et par conséquent aussi nous connaître nous-mêmes : ce sont là les dimensions de l'intelligence intrinsèque et intégrale ; la seule digne de ce nom, à rigoureusement parler, car elle seule est proprement humaine.

Nous avons dit que l'intelligence produit, par son essence même, la connaissance de soi, avec les vertus d'humilité et de charité; mais elle peut produire aussi, en marge de son essence ou de sa nature et à la suite d'une perversion luciférienne, ce vice par excellence qu'est l'orgueil. D'où l'ambiguïté de la notion d' « intelligence » dans les morales religieuses, et l'accentuation d'une humilité expressément extra-intellectuelle, et par là même ambiguë et dangereuse à son tour, puisqu' « il n'y a pas de droit supérieur à celui de la Vérité ».

***

A la question de savoir s'il vaut mieux avoir de l'intelligence ou un bon caractère, nous répondrons : un bon caractère. Pourquoi? parce que, quand on pose cette question, on ne pense jamais à l'intelligence intégrale, laquelle implique essentiellement la connaissance de soi ; inversement, un bon caractère implique toujours une part d'intelligence, à condition évidemment que la vertu soit réelle, et non compromise par un orgueil sous-jacent, comme c'est le cas dans le « zèle d'amertume ». Le bon caractère s'ouvre à la vérité[8], exactement comme l'intelligence fidèle à sa substance débouche sur la vertu; nous pourrions dire aussi que la perfection morale coïncide avec la foi, qu'elle ne saurait donc être un perfectionnisme social dépourvu de contenu spirituel.

Si la faculté cognitive consiste à discerner entre l'essentiel et le secondaire et que, par voie de conséquence, elle implique la capacité de saisir des situations et de s'y adapter, sera concrètement intelligent l'homme qui saisit le sens de la vie et par là même celui de la mort ; c'est-à-dire que la conscience de la mort doit déterminer l'allure de la vie, comme, *a priori,* la conscience des valeurs éternelles prime celle des valeurs temporelles. Si l'on nous demande qu'est-ce qui prouve la réalité des valeurs éternelles? — mais cela est une digression —, nous répondons : entre autres le phénomène même de l'intelligence, lequel serait en effet inexplicable — parce que dépourvu de raison suffisante — sans ses contenus les plus fondamentaux ou les plus élevés. C'est tout le mystère du phénomène de la subjectivité, si étrangement incompris des modernes, alors qu'il est, précisément, un signe irrécusable de réalité immatérielle et de transcendance.

* * *

Les rationalistes évolutionnistes sont d'avis qu'Aristote, étant le père de la logique, est *ipso facto* le père de l'intelligence enfin devenue mûre et efficace; ils ignorent évidemment que cette éclosion d'une discipline de pensée, tout en ayant ses mérites, va plus ou moins de pair avec un affaiblissement, voire une atrophie, de l'intuition intellectuelle. Les anges, dit-on, ne possèdent pas la raison, car ils n'ont pas besoin de raisonner; ce besoin présuppose en effet que l'esprit, ne « voyant » pas, se trouve dans l'obligation de « tâtonner ».

On pourrait objecter que les plus grands métaphysiciens, donc les plus grands intuitifs intellectuels, se sont servis du raisonnement ; sans doute, mais ce n'était que dans leur dialectique —destinée à autrui — et non dans leur intellection en soi. Il est vrai qu'il y a là une réserve à faire : comme l'intuition intellectuelle n'embrasse pas *a priori* tous les aspects du réel, le raisonnement peut avoir pour fonction de provoquer indirectement une « vision » de tel aspect; mais, dans ce cas, le raisonnement n'opère qu'à

[8] « Errer est humain », dit saint Jérôme, et saint Augustin ajoute : « mais c'est diabolique de persévérer, par passion, dans l'erreur ». La passion coïncide ici avec l'orgueil, lequel annule pratiquement toutes les vertus; de même, l'erreur corrompt l'intelligence, en profondeur et avec les réserves qui s'imposent sur le plan des choses pratiques ou profanes.

titre de cause occasionnelle, il n'est pas un élément constitutif de la cognition. On nous dira peut-être que le raisonnement peut actualiser chez n'importe quel penseur une intuition supra-rationnelle; c'est vrai en principe mais, en fait, il est beaucoup plus probable qu'une telle intuition ne se produise pas, étant donné qu'il n'y a rien dans la mentalité profane qui y prédispose, pour dire le moins.

Avec les précédentes considérations, nous ne visons pas Aristote, nous ne blâmons que ceux qui croient qu'il a le monopole de l'intelligence et qui confondent la simple logique avec l'intelligence en soi, ce qu'Aristote ne songeait pas à faire[9]. Que la logique soit utile ou nécessaire pour l'homme terrestre, c'est l'évidence même, mais il est tout aussi évident que ce n'est pas elle qui mène directement et indispensablement à la connaissance; ce qui ne saurait signifier que l'illogisme soit légitime ou que le supra-rationnel coïncide avec l'absurde. Si l'on objectait qu'en mystique, et même en théologie, il existe une pieuse absurdité, nous répondrions que dans ces cas elle n'est que « fonctionnelle » — un peu comme dans *les koan* du zen — et qu'il faut scruter les intentions profondes pour faire justice au moyen dialectique; sur ce plan, « la fin justifie les moyens », c'est le cas de le dire.

Chose curieuse, le dogmatisme religieux, tout en stimulant l'intelligence par ses vérités en substances universelles, la paralyse aussi par ses limitations; les théologies anthropomorphistes, en effet, ne peuvent pas échapper aux impasses et aux contradictions, du fait qu'elles s'obligent à combiner la complexité du Réel métaphysique avec un Dieu personnel, donc avec une subjectivité unique qui, étant telle, ne saurait assumer cette complexité.

**

Quelques mots sur la gnose s'imposent ici, puisque nous parlons d'intelligence et que la gnose est la voie de l'intellect. Nous disons « gnose » et non « gnosticisme », car celui-ci est un dogmatisme mythologique largement hétérodoxe, tandis que la gnose intrinsèque n'est autre que ce que les hindous entendent par *jnâna* et *Advaita-Vedânta;* prétendre que toute gnose est fausse à cause du gnosticisme, revient à dire, par analogie, que tous les prophètes sont faux parce qu'il y a de faux prophètes.

Pour trop de personnes, le gnostique est l'homme qui, se sentant illuminé par l'intérieur, non par la Révélation, se prend pour un surhomme et se croit tout permis ; on accusera de gnose n'importe quel monstre politique qui est superstitieux ou qui a de vagues intérêts occultistes tout en se croyant investi d'une mission au nom de telle philosophie aberrante. En un mot, dans l'opinion vulgaire, gnose égale « orgueil intellectuel », comme si ce n'était pas là une contradiction dans les termes, l'intelligence pure coïncidant précisément avec l'objectivité et celle-ci excluant par définition tout subjectivisme, donc notamment l'orgueil qui en est la forme la moins intelligente et la

---

[9] A noter que l'Inde aussi a développé une science de la logique, à savoir le *Nyâyâ* de Gautama, lequel analyse avec un soin particulier les raisonnements vicieux, et dont on trouve les traces chez nombre de dialecticiens subséquents. Ce parallélisme entre la Grèce et l'Inde s'explique par ce que nous pourrions appeler, fort approximativement, l'intellectualisme aryen, auquel participent évidemment les Sémites hellénisés.

plus grossière.

S'il existe un satanisme « gnosticiste » ou pseudo-gnostique, il existe également un satanisme antignostique, et c'est le parti pris commode et malhonnête de voir de la gnose partout où il y a le diable; c'est à cette manie — qui à rigoureusement parler relève du « péché contre l'Esprit » — que peut s'appliquer l'injonction du Christ de ne pas jeter les perles aux pourceaux ni de donner les choses sacrées aux chiens. Car s'il y a dans l'ordre humain des perles et du sacré, c'est certainement du côté de l'intellect, lequel est *aliquid increatum et increabile,* selon Maître Eckhart; donc quelque chose de divin, ce qui précisément gêne et trouble les partisans de la pieuse superficialité et du fanatisme militant.

Les précédentes réflexions nous permettent de passer à un sujet plus particulier, bien que relevant du même ordre d'idées. L'ésotérisme, lequel coïncide avec la gnose, se trouve confronté *de facto* avec trois forces adverses : de toute évidence avec le diable puisque celui-ci est contre tout ce qui est spirituel, mais aussi, d'une tout autre façon, avec l'exotérisme qui, tout en ayant droit à l'existence, représente une perspective limitée; et enfin, ce qui est plus grave, avec une combinaison des deux forces mentionnées. Dans ce dernier cas, l'attaque contre la gnose va de pair avec l'avilissement de la religion ; or cette monstrueuse connivence ne serait pas possible s'il n'y avait pas une certaine imperfection dans le point de vue confessionnel lui-même, ce que prouvent d'ailleurs à leur manière les sottises et les crimes perpétrés au nom de la religion; les confessions participant inévitablement — ou providentiellement si l'on veut — de l'imperfection des collectivités humaines auxquelles elles s'adressent en cet « âge sombre[10] ».

D'une part, l'ésotérisme peut prolonger la religion envisagée sous le rapport de son symbolisme métaphysique et mystique, mais d'autre part, il est bien obligé de la contredire en tant qu'elle n'est qu'une adaptation limitative, car « il n'y a pas de droit supérieur à celui de la vérité ». Il est impossible de comprendre pleinement la relation entre les faces exotérique et ésotérique de la tradition sans être conscient de ces deux rapports contradictoires[11], mais ancrés dans la nature des choses et par conséquent complémentaires.

Toutes ces considérations se justifient dans notre contexte général du fait que l'ésotérisme plénier est la voie de l'intellection, donc de l'intelligence, alors que l'exotérisme est la voie de la croyance ou de la foi, ce qui ne peut pas ne point affecter les spéculations métaphysiques en pareil milieu. La foi, représentée surtout par les Sémites, nous enjoint de croire « en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre »; l'intellection par contre, représentée surtout par les Aryens, nous révèle que *« Brahma* seul est réel, le monde n'est qu'apparence, et l'âme n'est autre que *Brahma seul ».* Cette différence de perspective ne saurait empêcher que la foi comporte nécessairement un

---

[10] « Que m'appelles-tu bon? » a dit le Christ; ce qui peut s'appliquer à la forme religieuse, au système confessionnel.

[11] Dont la combinaison sentimentale a pour résultat un demi-ésotérisme très répandu en Orient; n'empêche que telle spiritualité personnelle peut compenser et vaincre cet obstacle. Au demeurant, si la pure gnose doit rester plus ou moins secrète en milieu fidéiste, c'est en partie à cause des droits de ce dernier; néanmoins, le chaos spirituel de notre époque permet ou exige que l' « intérieur » se manifeste à l' « extérieur », car « il vaut mieux divulguer la sagesse que de l'oublier ».

élément d'intellection, tandis que l'intellection de son côté comporte tout aussi nécessairement un élément de foi.

***

Mais revenons maintenant, pour terminer, à la question de l'intelligence en général. Il ne faut pas confondre l'abus de l'intelligence avec celle-ci même, comme l'ont fait la Grèce classique, la Renaissance, le siècle philosophique, le XIXe siècle et, avec des modalités nouvelles et peu réjouissantes, le XXe; l'esprit humain n'a le droit d'être créateur que dans la mesure où il est contemplatif, et s'il a cette qualité, il prendra acte de ce qui « est » avant de s'occuper de ce qui « peut être ».

L'idéologie progressiste du xixe siècle a cru pouvoir réduire le problème de l'esprit humain, sous un certain rapport tout au moins, à la distinction plutôt expéditive entre « civilisés » et « barbares »; or si être intelligent c'est être réaliste, les Peaux-Rouges par exemple, avec leur réalisme écologique, étaient plus intelligents que les Blancs chimériquement industrialistes, et ils l'étaient, non à la surface seulement, mais en profondeur. Ce qui nous permet de faire remarquer que le naturisme des peuplades sans écriture se fonde plus souvent qu'on ne serait disposé à l'admettre sur un « choix primordial » qui est loin d'être dépourvu de sagesse ; se méfiant instinctivement de l'intelligence de l'apprenti sorcier, ils ont préféré s'abstenir[12]

Quoi qu'il en soit, et d'une façon générale : à la question de savoir si le genre humain est effectivement intelligent, on est en droit de répondre par la négative, en bonne conscience, puisque nous nous trouvons dans l'âge de fer. Somme toute, ne sont concrètement intelligents que les sages et les saints[13]; on voit en eux des surhommes — avec raison à un certain point de vue — alors que, étant réalistes, ils sont simplement des hommes normaux; ou des hommes primordiaux, si nous pensons aux conditions spirituelles de l'âge d'or. Cela nous permet de formuler, d'une manière synthétique et quasi lapidaire, les considérations suivantes l'homme primordial savait par lui-même qu'il y a Dieu ; l'homme déchu ne le sait pas, il doit l'apprendre. L'homme primordial avait toujours conscience de Dieu; l'homme déchu, tout en ayant appris qu'il y a Dieu, doit se forcer à en avoir toujours conscience. L'homme primordial aimait Dieu plus que le monde; l'homme déchu aime le monde plus que Dieu, il doit donc pratiquer le renoncement. L'homme primordial voyait Dieu partout, il avait le sens des archétypes et des essences et n'était pas enfermé dans l'alternative « chair ou esprit »; l'homme déchu ne voit Dieu nulle part, il ne voit que le monde en tant que tel, non comme manifestation de Dieu.

La primordialité, c'est la *fitrah* des soufis: la nature humaine essentielle et normative, créée à l'image du Créateur; et c'est par là même l'intelligence en soi,

---

[12] Leurs axiomes : si vous créez quelque chose - en allant trop loin dans l'extériorisation et la concrétisation - vous en deviendrez l'esclave; les agglomérations urbaines produisent et la dégénérescence et les calamités. Ces convictions expliquent le vandalisme des peuples naturistes quand ils se font conquérants, bien que par la suite ils ne puissent pas résister à l'hypnose des civilisations urbaines. L'iconoclasme judéo-musulman n'est pas sans rapport avec cette perspective.

[13] Non les savants qui, en fin de compte, n'arrivent qu'à détruire le monde et l'homme.

projection de la conscience divine. Car « J'étais un trésor caché et je voulais être connu, donc J'ai créé le monde »; et avec lui l'esprit humain.

Frithjof Schuon